

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jean-Pierre Cometti, *Philosopher avec Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « L'interrogation philosophique »), 1996, 246 p.

par Pasquier Lambert

Philosophiques, vol. 25, n° 2, 1998, p. 294-296.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027495ar>

DOI: 10.7202/027495ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Jean-Pierre Cometti, *Philosopher avec Wittgenstein*, Paris, PUF (coll. « L'interrogation philosophique »), 1996, 246 p.

Après avoir écrit deux livres importants sur Robert Musil (PUF, 1985 ; Mardaga, 1986), l'auteur s'intéresse maintenant à une autre figure autrichienne bien connue : Ludwig Wittgenstein. Ce livre a été précédé de plusieurs articles sur l'esthétique de Wittgenstein et suivi d'un essai intitulé *La maison de Wittgenstein* (PUF, 1998), concernant la maison construite par Wittgenstein tout juste avant son retour à la philosophie en 1930.

L'auteur, dans sa première publication entièrement consacrée à Wittgenstein, traite des rapports conflictuels qu'entretient celui-ci avec la philosophie et du difficile usage que l'on peut faire d'une pensée qui s'inscrit à contre-courant de tout un mode de philosopher propre à la civilisation occidentale (chapitre premier). Il explique ensuite les notions de *règle* et de *jeu de langage* (chap. II), puis celle de *forme de vie* (chap. III), sans nécessairement apporter un éclairage nouveau sur ces notions, mais en mettant bien en perspective les liens qui les sous-tendent. L'auteur aborde ensuite un sujet qui semble lui tenir à cœur : les questions esthétiques (chap. IV). Le livre se termine sur la conception « wittgensteinienne par excellence » de la philosophie comme *travail sur soi-même* (chap. V), où l'auteur confronte les exercices de la thérapeutique wittgensteinienne avec les pratiques textuelles et la déconstruction.

Les prétentions anti-fondationnalistes et la vision anthropologique de Wittgenstein concernant les pratiques humaines telles que les *rituels* et les *croyances* aussi bien morales (comme les rites religieux) que mathématiques (la nécessité et les *vérités éternelles*, par exemple) sont bien rendues par l'auteur dans les chapitres II et III, quoiqu'il ait parfois du mal à tenir une ligne d'argumentation linéaire ; bref, il prend de nombreux détours pour expliquer certaines réflexions wittgensteinniennes bien connues et relativement faciles à résumer. L'auteur prétend que *règles, jeu de langage* et *forme de vie* sont des notions qui n'ont pas de prétention fondationnelle, car Wittgenstein ne cherche pas à s'en servir comme base d'un système ou d'une théorie, comme c'est le cas chez Habermas avec sa « théorie de l'agir communicationnel ». Par conséquent, elles n'ont pas non plus de portée directement sociale ou politique. Elles sont plutôt de nouvelles métaphores pour expliquer le fonctionnement du langage dans un contexte philosophique. Mais puisque le langage remplit certaines fonctions qui ne sont pas étrangères à ses dimensions sociale et politique, touchant la culture et la communication, J.-P. Cometti croit bon de confronter les vues de Wittgenstein à la « théorie de la discussion » de Apel et Habermas de même qu'à l'interprétation de Kripke, allant jusqu'à affirmer que « Kripke rejoint à sa manière Apel et Habermas par son souci d'une justification qui ne soit pas seulement grammaticale et *interne* à nos jeux de langage, et par une conception dont les bases paraissent étroitement consensuelles et très peu ancrées dans des formes de vie » (p. 96). Là où l'on doit donner raison à l'auteur, c'est que la vision anthropologique – et même anthropomorphique – de Wittgenstein concernant les pratiques humaines, vient de sa volonté de justifier les pratiques sans « sortir du langage », simplement parce qu'elles existent, parce qu'elles sont d'usage au sein d'une « forme de vie » partagée par une communauté, ce qui n'est pas le cas d'une grande majorité de philosophes, qui semblent croire à la nécessité de dégager le « vrai » fondement de nos pratiques. J. Bouveresse et J.-P. Cometti à sa suite n'ont donc pas tort de qualifier Wittgenstein de conventionnaliste, par opposition aux « consensualistes ».

Le chapitre IV est consacré à l'examen du *geste* et de l'*aspect* en esthétique. L'auteur en profite aussi pour nous resservir la distinction wittgensteinienne bien connue entre les *causes* et les *raisons*. Le nœud de la discussion est que l'appréciation esthétique n'est pas une réaction causale, de nature psychologique, à une œuvre d'art,

quoiqu'une œuvre d'art puisse être la raison d'un certain type de réaction émotive. Il s'agit plutôt de saisir certains aspects de l'œuvre comme représentant ou suggérant telle ou telle chose. Le rôle du geste, en art, est précisément de montrer un aspect de l'œuvre (picturale ou musicale) qui n'avait pas été saisi auparavant. C'est pourquoi, comme le dit si bien Wittgenstein, « il est difficile en art de dire quelque chose d'aussi bon que... ne rien dire » (*Vermischte Bemerkungen*, p. 33).

L'intérêt principal de ce livre, cependant, réside surtout dans les premier et dernier chapitres, où sont soulevées les questions de l'importance, de l'intérêt et de la pertinence de la thérapeutique de Wittgenstein. Le projet de Wittgenstein, cela est bien connu, est de guérir l'entendement des philosophes des illusions causées par un usage fautif du langage. La philosophie, façonnée par le langage, ne contiendrait essentiellement que des problèmes « grammaticaux », que seule une vision synoptique serait en mesure de dissoudre. Cette orientation thérapeutique fait en sorte que les positions habituellement défendues et débattues en philosophie ne se retrouvent pas dans l'œuvre de Wittgenstein, sinon pour être critiquées.

Ainsi, « le problème que pose Wittgenstein aux philosophes reste celui qu'il pose à la philosophie » (p. 216). C'est dire qu'il est question ici de s'interroger sur le sens même de l'activité philosophique. Cela nous oblige à nous demander ce qu'on peut faire d'une critique négative comme celle de Wittgenstein, qui se refuse à construire quelque chose de positif pour, au contraire, remettre en question la légitimité même de l'activité philosophique : « Une philosophie qui ne se donne pas d'autre tâche que de guérir ou de dissiper les malaises auxquels certains usages linguistiques donnent lieu doit nécessairement à ces mêmes usages sa raison d'exister, au point que si, d'aventure, son action thérapeutique devait aboutir, elle lui serait d'une certaine manière fatale » (p. 216). N'est-ce pas pour cela que Wittgenstein s'interroge sur la raison d'être de son activité philosophique en se demandant : « Est-ce que je souhaite voir mon travail continué par d'autres plutôt qu'un changement dans la manière de vivre qui rende toutes ces questions superflues, cela n'est pas du tout clair pour moi (c'est pourquoi je ne pourrai jamais fonder une école) » (*Vermischte Bemerkungen*, p. 74) ? Cela fait de la philosophie une activité purement contingente, de sorte que « nous devons pouvoir cesser de philosopher lorsque nous le voulons » (*Philosophische Untersuchungen*, § 133). Tel est le paradoxe de la deuxième philosophie de Wittgenstein, dont Wittgenstein lui-même s'était d'ailleurs aperçu le premier.

Dans la veine des critiques de Hacker et Baker, Cometti constate également qu'il y a d'« authentiques penseurs », comme Wittgenstein, « à côté des déconstructionnistes et des philosophes analytiques occupés à leurs jeux oisifs » (*sic*) (p. 18), citant Putnam, discutant les thèses de Quine, Davidson et Goodman, consacrant une section importante à examiner l'interprétation controversée de Kripke, de même qu'une autre à opposer Wittgenstein et Derrida. On peut se demander jusqu'à quel point cette manière de « philosopher avec Wittgenstein » contre la tradition est une interprétation plus « authentique ». Est-il vraiment plus légitime d'utiliser Wittgenstein contre la philosophie analytique et la déconstruction, comme le font Hacker, Baker et Cometti, que de l'utiliser pour y puiser un certain nombre de thèses défendues moins par Wittgenstein que par la philosophie analytique en général ? On peut présumer que Wittgenstein se serait défendu d'appartenir à une quelconque école ou tendance et aurait tout simplement refusé que ses idées soient utilisées à des fins polémiques.

D'autre part, il est regrettable que cette monographie soit affligée, quoique à un moindre degré, du même défaut que la plupart des longs ouvrages consacrés à Wittgenstein en français : l'auteur saute souvent d'un sujet à un autre, opérant des transitions thématiques sans se soucier de systématiser les interprétations successives qu'il donne des divers fragments de l'œuvre de Wittgenstein et citant au passage des auteurs aussi différents que peuvent l'être Apel, Habermas, Kant, Heidegger, Rorty ou

Musil, en plus de ceux mentionnés précédemment. Les chapitres II et III souffrent particulièrement de leur caractère rapsodique. Quant au chapitre IV, le thème de l'esthétique sort un peu du cadre général de l'ouvrage.

Certains protesteront qu'agir autrement ne ferait que nuire à l'exposition fidèle des pensées de Wittgenstein, ce dernier (du moins dans sa deuxième période) récusant toute explication de nature théorique ou systématique en philosophie. En effet, dès que l'on tente de saisir la pensée de Wittgenstein de façon systématique, on risque de lui faire violence et de ne pas lui rendre justice. Il faudrait cependant éviter de profiter des philosophies qui se présentent sous forme de remarques ou de paragraphes brefs, comme celles de Nietzsche et Wittgenstein, de manière à en tirer les interprétations les plus diverses et les plus contradictoires ou à les utiliser comme cheval de bataille contre les autres philosophies, ce qui n'est pas leur rendre service non plus. Ces difficultés, par contre, en disent déjà beaucoup sur la nature des entreprises philosophiques anti-théoriques et non systématiques, ainsi que sur les problèmes exégétiques qu'elles posent ; d'où, encore une fois, la difficulté de « philosopher avec Wittgenstein ».

Par son livre, qui s'impose comme une contribution importante aux études wittgensteiniennes, J.-P. Cometti met bien en lumière l'ambiguïté du projet de Wittgenstein durant sa seconde période, au point où l'on se demande si le problème que Wittgenstein pose à la philosophie (celui de sa légitimité) n'est pas au fond le problème qu'il éprouve face à la philosophie. On pourrait dès lors reprocher à Wittgenstein de voir la philosophie comme essentiellement problématique, alors que c'est lui-même, en raison de son attitude personnelle concernant la philosophie, qui rend l'activité philosophique problématique.

Pasquier Lambert
Université de Montréal
